

Notre Opéra, toujours en retard avec l'accomplissement de ses devoirs, depuis qu'il jouit de l'excellente direction que vous savez et qui fort heureusement touche à sa fin, va se décider enfin à célébrer le centième anniversaire de la naissance de Meyerbeer, alors que tous les grands théâtres d'Europe l'auront devancé dans cet hommage, qu'il eût dû être le premier à rendre à l'illustre maître dont il a eu le premier l'honneur et la gloire de représenter les chefs-d'œuvre. Puisque aussi bien nos habiles administrateurs se sont dit que quelques semaines de plus ou de moins ne font rien à l'affaire, je ne serai pas en retard moi-même pour consigner ici quelques souvenirs relatifs au grand homme.

Est-on d'ailleurs fixé d'une manière absolue sur la date précise //347// de sa naissance? Meyerbeer, on le sait aujourd'hui, avait la coquetterie de se rajeunir. C'est lui-même qui avait fourni à Fétis, pour sa *Biographie universelle des musiciens*, la date du 5 septembre 1794, enregistrée par celui-ci. Mais le jour même de sa mort (2 mai 1864), on écrivait de Berlin à la *Revue et Gazette musicale*: «...D'après les registres de la commune israélite, le célèbre compositeur est né le 23 septembre 1791, et non de 1794, comme l'annoncent la plupart des biographes du maître.» Je consignai moi-même cette nouvelle date, il y a quelques années, dans mon Supplément à l'ouvrage de Fétis, mais depuis lors, on semble en avoir adopté définitivement une troisième, celle du 5 septembre 1791. Mon inexpérience est trop grande, je l'avoue, en ce qui touche la concordance du calendrier israélite avec le calendrier grégorien, pour que je puisse confirmer ou infirmer cette assertion. Je constate seulement qu'en Allemagne on s'est arrêté à la date du 5 septembre, ce qui me donne lieu de croire que c'est bien la vraie.

Puisque l'Opéra laissait passer cette date et retardait de plusieurs semaines l'hommage qu'il destinait au maître, il aurait dû choisir au moins non le 14, mais le 21 novembre pour cette solennité, cette dernière date étant le soixantième anniversaire de la première représentation de *Robert le Diable*, dont l'apparition remonte au 21 novembre 1831. Quand on est si près d'une mesure intelligente, on ne la devrait point manquer. Il y aura soixante ans, en effet, le 21 de ce mois, que *Robert [le Diable]* parut sur notre grande scène lyrique, avec ce quatuor d'admirables interprètes: Nourrit, Levasseur, Mme Dorus, Mme Damoreau, auxquels il n'est que juste de joindre le nom de Marie Taglioni. De ces cinq artistes, nous ne voyons survivre aujourd'hui que Mme Dorus, depuis bien longtemps paisiblement retirée en Normandie.

Il est bien probable que si *Robert le Diable* avait conservé sa forme première, il n'aurait pas obtenu le succès si retentissant et si prolongé qui tout d'abord rendit populaire le nom de Meyerbeer dans les deux mondes. On sait, en effet, que l'ouvrage prit d'abord naissance sous la forme d'un opéra-comique en trois actes, qui devait être représenté au théâtre Feydeau (1), placé alors sous la direction du fameux dramaturge Guilbert de Pixérécourt. Mais bien des erreurs ont été répandues à ce sujet, qu'il est peut-être temps de rectifier à l'aide de documents précis et inconnus, ce que je vais m'efforcer de faire.

Il est à peu près de notoriété publique que *Robert le Diable* devait être joué à l'Opéra-Comique par Ponchard (Robert), Huet (Bertram), Mme Boulanger (Alice) et Mme Rigaud (Isabelle). Mais on a dit, d'une part, que l'ouvrage avait été reçu à ce théâtre en 1829, de l'autre, que Meyerbeer, voyant l'ampleur qu'il avait donnée à sa musique, avait compris qu'elle ne pouvait convenir à un tel théâtre, et que c'est alors qu'il avait songé à transformer son opéra-comique en un grand drame lyrique. Or, par quelques lettres de Meyerbeer lui-même, on va voir ce qu'il en est.

Ces lettres sont adressées à Guilbert de Pixérécourt, et par la première on verra qu'il était tout d'abord question à l'Opéra-Comique d'une adaptation d'un opéra italien de Meyerbeer, *Margherita d'Angiù* [*Margherita d'Anjou*], dont le sujet avait été précisément emprunté à un drame de Pixérécourt portant le même titre. Meyerbeer était alors à Paris:

Paris, 30 octobre  
1825.

Mon cher et aimable ami,

Je me suis présenté dernièrement à votre théâtre pour avoir l'honneur de vous voir, mais vous n'y étiez pas. Je voulais vous dire que je dois dîner aujourd'hui avec ma femme chez Madame la comtesse de Bruce, à sa campagne à Aulnay, et vous demander si vous y alliez aussi. Dans ce cas, je serais bien heureux si vous vouliez me faire l'honneur d'accepter une place dans ma voiture. La route me paraîtrait de moitié raccourcie, si je la faisais dans votre aimable compagnie; chemin faisant, nous nous occuperions de notre *Marguerite d'Anjou* [*Margherita d'Anjou*]. Veuillez me faire dire si vous acceptez, et dans ce cas j'aurai l'honneur de venir vous prendre à trois heures et demie.

Agréez l'assurance des sentiments distingués de votre très humble et très dévoué serviteur.

Jacques Meyerbeer.

La combinaison de *Marguerite d'Anjou* [*Margherita d'Anjou*] n'était pas destinée à réussir. Mais vingt mois après, Meyerbeer était en possession du premier poème de *Robert le Diable*, qu'il avait emporté à Berlin et dont la musique était déjà bien avancée. C'est ce qui résulte de cette seconde lettre, adressée justement de Berlin à Pixérécourt, et dans laquelle le jeune maître prodigue à son correspondant les flatteries et les cajoleries dont il était si prodigue envers qui pouvait lui être utile peu ou prou:

Berlin, 20 juin 1827.

Mon cher et aimable directeur,

Je travaille sans relâche à notre *Robert le Diable*, et j'y suis bien avancé; tout sera fait pour mon arrivée à Paris, au premier novembre, époque où j'aurai l'honneur de me présenter à vous avec ma partition. Au reste, je viens de lire dans vos journaux que vous préparez *les Deux Nuits* de M. Boieldieu pour la fin de l'été, et je crains bien que cela ne recule de plusieurs mois l'époque où vous comptiez donner *Robert [le Diable]*. Veuillez me dire votre opinion là-dessus, non comme directeur, mais comme mon sincère ami, tel que vous vous êtes toujours montré envers moi. Veuillez me dire aussi si vous avez déjà fini vos *Natchez*, et quand vous comptez les donner; tout ce qui sort de votre plume m'intéresse prodigieusement, et je suis sûr que j'en ferai un opéra pour l'Italie, quand vous les aurez fait imprimer. Il y a plus de quinze ans que je suis amoureux de vos drames; ils ont été tous traduits en Allemagne, en Italie, et mis en musique avec un succès formidable. Vous ne sauriez vous imaginer quelle immense réputation vous avez à l'étranger. J'ai eu l'honneur de vous le dire souvent, je n'ai jamais laissé échapper une seule de vos pièces sans la lire, et j'en ai composé beaucoup; elles sont toutes merveilleusement coupées pour la musique.

Veuillez me rappeler au souvenir de Madame la comtesse de Bruce, et de la jolie et spirituelle baronne de Jomini.

Agréez l'expression des sentiments les plus distingués de votre dévoué serviteur.

Jacques Meyerbeer.

Cette lettre nous prouve suffisamment, par sa date que *Robert [le Diable]* était reçu à l'Opéra-Comique bien avant 1829, par son contenu que Meyerbeer n'était nullement effrayé de l'ampleur de sa partition, puisque celle-ci était presque terminée et que pourtant il n'était nullement question pour lui de transformer l'ouvrage en vue de l'Opéra.

Mais un événement allait se produire, qui allait tout mettre en question et amener même Meyerbeer à interrompre un travail déjà si avancé. Cet événement, c'était la retraite de Guilbert de Pixérécourt, retraite inattendue, bien que depuis longtemps déjà cet administrateur vécût en assez mauvaise intelligence avec les sociétaires de l'Opéra-Comique. Le jour même, 20 juin 1827, où Meyerbeer lui écrivait la lettre qu'on vient de lire, une sorte de petit scandale se produisait à ce théâtre. Mme Ponchard, jouant dans *Maison à vendre*, se voyait, j'ignore pour quelle raison, mal accueillie du public, et quittait la scène sans finir la pièce. Le duc d'Aumont, représentant l'autorité supérieure à l'Opéra-Comique, la condamnait pour ce fait à n'y point reparaitre pendant trois mois, ses appointements étant suspendus le premier mois, réduits de moitié le second, et lui étant rendus le troisième, mais *sans feux*. Là-dessus, révolte de la presque totalité des sociétaires: Huet, Ponchard, Lafeuillade, Valère, Chollet, et Mmes Boulanger, Rigaud, Prévost et Jenny Colon, qui cessent de jouer et adressent au roi un Mémoire demandant qu'on les

réintègre dans tous leurs droits, méconnus, disent-ils, par Pixérécourt. Celui-ci répond par un contre-Mémoire dans lequel il rend compte de sa gestion et publie le tableau des recettes et des dépenses. La guerre se continua pendant deux mois, mais se termina enfin à l'avantage des artistes, par la mise à la retraite de Pixérécourt, remplacé à la tête du théâtre Feydeau par Bernard, ancien directeur de l'Odéon.

Meyerbeer, toujours à Berlin, semble singulièrement troublé par ce fâcheux incident, qu'il apprend non seulement par les journaux français, mais par une lettre de Pixérécourt. En effet, celle qu'on va lire et qu'il adressait de nouveau à son ami, trahit une certaine incohérence dans les idées et le montre quelque peu désarçonné:

Mon cher et aimable ami,

Je savais déjà par les gazettes françaises que vous aviez renoncé à la direction du théâtre Feydeau. Vous auriez peine à vous imaginer quelle douloureuse impression cette nouvelle m'a faite. Outre l'estime et l'admiration que je vous professe, l'idée que vous préféreriez à la mise en scène de *Robert [le Diable]* votre expérience théâtrale et le goût que vous possédez à un si haut degré pour l'arrangement scénique, m'avait singulièrement encouragé à entreprendre ce travail. Jugez si j'ai été désappointé, quand j'ai vu qu'il fallait renoncer à l'appui de votre amitié et de votre inimitable talent. Ce qui m'a fait presque plus de peine encore, c'est de voir, par votre lettre, que vous êtes tellement dégoûté des affaires directoriales dramatiques, que vous n'en voulez plus rien savoir pour la vie. Moi, je m'étais imaginé, au contraire, que vous tâcheriez d'obtenir le privilège d'un second théâtre lyrique, pour montrer au monde entier ce que vous sauriez faire d'un théâtre d'opéra-comique que vous pourriez gouverner librement et sans entraves aucunes. Au reste, si pour mon bonheur vous vouliez consentir à reprendre //348// le théâtre royal de l'Opéra-Comique, vous n'auriez pas besoin de m'exciter au travail; vous savez comme j'aime ce théâtre, et comme j'aime le poème de *Robert le Diable*. Vous devez connaître aussi les sentiments d'estime et d'amitié que je vous professe, et qui me font doublement désirer de travailler pour le charmant théâtre que vous avez dirigé avec un si grand succès; aussi, n'ai-je commencé aucun travail depuis que j'ai interrompu celui de *Robert [le Diable]*, et je m'y remettrai de suite, dès que vous pourrez m'assurer que les voix pour lesquelles je dois composer ma musique sont là pour l'exécuter. Quant à votre proposition de vous envoyer les morceaux de musique au fur et à mesure, pour les faire étudier en attendant mon arrivée à Paris, permettez-moi de vous rappeler que vous-même avez condamné tout à fait cette manière, puisque vous m'avez raconté que vous vous êtes opposé, dans les temps, à ce qu'on commençât les répétitions de *la Dame blanche*, quoiqu'il n'y manquât alors que six morceaux. Je partage là-dessus entièrement votre opinion d'alors.

Ma femme vous remercie pour l'aimable souvenir que vous avez bien voulu lui garder: elle partage la haute estime et la sincère admiration

que je vous professe, et avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur.

Jacques Meyerbeer.

On n'a jamais eu beaucoup de détails relatifs à la transformation de *Robert [le Diable]* en grand opéra. Mais on n'en avait guère non plus jusqu'ici en ce qui concerne la forme première sous laquelle il avait été conçu. Les lettres publiées ici ne sont pas sans intérêt sous ce rapport, puisqu'elles nous montrent bien que Meyerbeer avait complètement adopté cette forme, et qu'il ne songeait nullement à la modifier. C'est la retraite seule de Guilbert de Pixérécourt et les incidents qui la suivirent qui firent naître évidemment chez les auteurs l'idée d'une transformation. Mais il paraît bien certain que sans cet événement, c'est bien à l'Opéra-Comique que l'ouvrage aurait été joué. Qui peut dire ce qu'il en serait résulté, si sa fortune eût été aussi considérable, et si la carrière même de Meyerbeer ne s'en fût pas ressentie?

Arthur Pougin.

**LE MÉNESTREL, 1 novembre 1891, pp. 346-348.**

Journal Title:	LE MÉNESTREL
Journal Subtitle:	Musique et Théâtres
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	1 NOVEMBRE 1891
Printed Date correct:	
Volume Number:	
Year:	57
Series:	3162
Issue:	44
Pagination:	346 à 348
Title of Article:	SEMAINE THÉÂTRALE
Subtitle of Article:	A propos de centenaire de Meyerbeer
Signature:	Arthur Pougin
Pseudonym:	
Author:	Arthur Pougin
Layout:	Internal main text
Cross reference:	